

# Kader Attia veut “réparer les vivants”

**Art** Le Smak, à Gand, expose sa théorie de la réparation des hommes et des peuples.

Français d'origine algérienne, Kader Attia, né en 1970 près de Paris, est devenu un des artistes majeurs d'aujourd'hui, sacré le prix Marcel Duchamp 2016, le plus important pour l'art contemporain en France. Il avait fait sensation il y a cinq ans, à la précédente Documenta de Kassel, par son impressionnante installation sur les gueules cassées de la guerre de 1914. On l'a revu depuis, entre autres, à Bozar à Bruxelles et au Middelheim à Anvers, en 2014.

Le Smak à Gand propose une exposition réduite mais exemplaire de ce travail artistique proche de l'ethnologie, de l'anthropologie et de la psy-

chanalyse.

Le concept clé chez Kader Attia, est celui de “réparation”. Réparation déjà, avec les “gueules cassées” de la Première Guerre mondiale greffées par les chirurgiens, “réparation” encore avec les sculptures africaines que les populations conservent suturées ou agrafées. Mais Attia évoque aussi la réparation pour les traumatismes reçus, y compris par les peuples frappés par la colonisation, par la guerre voire par un génocide.

Peut-on panser une blessure mémorielle ou physique? Une prothèse pallie-t-elle la perte et le manque? Doit-on vivre avec le souvenir d'un membre fantôme, ou accepter son irrévocable disparition?

*“La force des objets réparés est d'être impurs, hybrides. Les cultures traditionnelles disent que les choses ne doivent pas être parfaites, contrairement aux nôtres qui privilégient le dogme de la pureté. Même la blessure y est célé-*

*brée, voyez les scarifications qu'on ajoute aux corps. En psychologie, on apprend qu'il est vital d'arriver à vivre avec ses blessures, de les réparer”, nous disait-il.*

## Textiles rapiécés

Au centre de l'exposition à Gand, intitulée “Réparer l'invisible”, il y a une installation faite de colonnes sur lesquelles ont été déposés d'anciens tissus africains réparés par les femmes. Kader Attia les collectionne depuis longtemps.

*“Depuis toujours, dit-il, les tissus déchirés, réparés avec une pièce parfois petite, parfois grande, parfois parfaitement intégrée au tissu dans une nuance ton sur ton, ou au contraire totalement en contraste, signent des réparations qui relèvent de l'opposé de ce que la modernité occidentale a toujours défendu, depuis l'avènement de l'Age de la Raison. Réparer signifie, dans la culture occidentale, nier la*

*blessure. Dans les sociétés traditionnelles, africaines, asiatiques, réparer signifiait montrer que l'on a traité la blessure, donner une seconde vie à la chose blessée. Les tissus réparés sont pour moi une forme de création.”*

Autour de cette installation, Kader Attia expose des objets “réparés”, comme ce miroir cassé “restauré” par des grosses agrafes ou cette toile pour peindre, déchirée et finement “bouturée”. Il aime mélanger: un masque africain d'antilope regardant une tête d'antilope empaillée ou ces casques coloniaux transformés en masques par des artisans.

## Les membres fantômes

La pièce maîtresse de l'exposition est la vidéo “Réfléchir la mémoire” qui lui a valu le prix Duchamp l'an dernier. C'est une vaste enquête menée sur tous les continents auprès de médecins, chirurgiens, psychanalystes, ethnologues, etc., autour du concept de “membres fantômes”. Ou comment de grands amputés continuent à sentir leurs membres pourtant coupés.

Il montre ces blessés comme “réparés” par des miroirs qui leur donnent un second bras ou une seconde jambe. Des philosophes, artistes ou médecins expliquent comment la blessure mentale liée peut être “réparée” et comment ce handicap peut être assumé et devenir partie de la personnalité.

Attia prend comme métaphore la musique du “dumb” où des sonorités ont été enlevées, deviennent fantômes, et ce vide ajoute à la musique.

Pour Attia, le membre fantôme peut s'appliquer à un peuple, être son passé, ses traumatismes, ses morts, ses nombreux fantômes qui reviennent hanter le présent. Il faut tenter non pas de les nier mais de les intégrer, de les réparer comme les femmes africaines avec leurs tissus bigarrés.

Guy Duplat

→ “Réparer l'invisible”, au Smak, à Gand, jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.



KADER ATTIA

La vidéo “Réfléchir la mémoire” a valu à Kader Attia le Prix Duchamp l'an dernier.

## “Mockumentary” ou les limites du symbolisme

Critique Marie Baudet

Avec la nouvelle pièce de sa Cie Ultima Vez, dont la première mondiale avait lieu vendredi à Bruxelles, Wim Vandekeybus voulait “évoquer la question des valeurs qu'on a perdues dans notre monde et qu'on devrait retrouver”. Comme il l'évoquait dans nos pages, le créateur de “Mockumentary of a contemporary saviour” (Faux documentaire sur un sauveur contemporain) a imaginé ici une petite population de survivants dans un futur devenu invivable.

La science-fiction, biais a priori ludique pour aborder la question de la foi, montre ses limites dans une œuvre au confluent du théâtre et de la danse, sur un texte signé Bart Meuleman.

La danse, quand elle survient, a cette énergie phénoménale, cette puissance habitée et brutale propre au chorégraphe et aux interprètes dont il s'entoure (ici Anabel Lopez, Maria Kolegova, Yun Liu, Daniel Copeland, Saïd Gharbi, Jason Quarles, Flavio D'Andrea). La puissance est aussi visuelle, avec un immense cercle blanc tantôt protecteur, tantôt menaçant, sur le cercle noir où se meuvent

et s'affrontent les humains. Scénographie spectaculaire certes mais convenue, où ondoient la musique et les sons de Charo Calvo et Manuel Poletti.

Rituels, psalmodies, démonstrations de cruauté et de salut... “C'est beaucoup trop symbolique!” lancera Anabel dans une tentative de clin d'œil qui ne fait que souligner l'impression générale que nous laisse “Mockumentary”: un exercice dont l'audace se perd en bavardage naïf.

→ Bruxelles, KVS Bol, jusqu'au 22 avril, à 20h. Durée: 1h50. Infos & rés.: 02.210.11.12, www.kvs.be